

ELLE AVAIT VU PASSER LES CHARS...

L'Ukrainienne Hanna Perekhoda, en Suisse depuis presque dix ans, s'engage pour son peuple sous les bombes

Aline Andrey

Comment ça va? «Depuis plus d'un mois, je ne sais pas quoi répondre à cette question», soupire Hanna Perekhoda. Assistante et doctorante en histoire et en sciences politiques à l'Université de Lausanne, elle se trouve depuis le 24 février en première ligne dans les manifestations contre l'invasion russe. «La première semaine, je ne dormais plus, je ne mangeais plus», raconte celle qui, depuis, consacre tout son temps et toutes ses forces à son peuple sous les bombes. «J'ai une grande capacité de dépersonnalisation, je ne ressens plus rien, j'agis. C'est mon mécanisme de défense», analyse la fer de lance du Comité de solidarité avec le peuple ukrainien et les opposants russes à la guerre*, qui mobilise, dénonce et récolte de l'argent pour l'envoi de médicaments en Ukraine.

SOUS SES YEUX, DES CHARS RUSSES

Le monde a basculé pour Hanna Perekhoda qui, en début d'année, a passé un mois en Russie pour ses recherches sur la section soviétique du Secours rouge international (organisation de soutien aux révolutionnaires communistes), sujet de sa thèse. Quelques jours avant son retour en Suisse prévu le 19 février, elle voit passer un convoi de centaines de chars militaires. «J'ai compris qu'ils se dirigeaient vers mon pays. J'ai filmé, alors que je voyais les Russes autour de moi détourner le regard et s'éloigner, comme s'ils avaient peur. J'ai pleuré, pleuré pendant des heures.» Hanna Perekhoda ne peut toutefois imaginer qu'une guerre aussi sanglante va s'abattre sur son pays. «Les horreurs s'intensifient avec les massacres à tendances génocidaires de civils», assène-t-elle. Or, cette guerre a commencé déjà en 2014 dans le Donbass. «Ma ville, Donetsk, a été envahie. Je n'ai plus pu retourner dans ma maison depuis», souligne celle qui étudiait alors déjà à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne. «A ce moment, j'ai

décidé de changer de voie et j'ai recommencé mes études en sciences politiques. J'avais besoin de comprendre.»

FAMILLES DÉCHIRÉES

Ni aisés, ni politisés, ses parents ont tout misé sur l'éducation de leur fille unique pour lui offrir un avenir meilleur. Sa mère, fleuriste, et son père, chauffeur de taxi, viennent de se réfugier en Pologne. Son grand-père maternel aussi. «A 85 ans, il a dû monter dans un bus d'évacuation pour Moscou, avant de prendre l'avion pour Istanbul, Berlin et enfin la Pologne. Ma grand-mère paternelle, elle, est restée à Donetsk. Depuis des années, elle ne regarde que la télévision russe et est donc persuadée que Poutine va la sauver», raconte Hanna Perekhoda dont l'histoire familiale est emblématique de ce territoire déchiré.

«La situation est mal comprise d'ici. Les russophones n'ont pas forcément de liens avec la Russie. La langue nous vient d'une longue histoire de domination coloniale russe. Ceux qui sont nés, comme moi, après l'indépendance en 1991, sont totalement bilingues. Les tensions ne sont aucunement linguistiques ou ethniques. Les différences, propres à toutes les sociétés, sont tout simplement instrumentalisées par la Russie pour polariser et manipuler la population, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de ses frontières; pour lui faire croire, par exemple, que tous ses problèmes viennent de la disparition de l'Union soviétique, et non pas de la capture des richesses par une petite élite qui ne pense qu'aux profits. Cette propagande médiatique est en grande partie responsable de cette guerre, explique Hanna Perekhoda. Quand il n'y a plus ni bien ni mal, que les théories du complot sèment le doute, les conditions pour la violence se trouvent réunies.»

Elle met en garde contre la persistance des inégalités sociales qui génèrent des oppressions au sein et entre les Etats, avant d'approfondir encore la question: «Face aux catastrophes humaines et écologiques en cours, nous devons sortir de cette logique productiviste et de profits!»



THÉRIEY PORCHET

A Lausanne, Genève et Berne, Hanna Perekhoda est de toutes les mobilisations contre la guerre qui fait rage dans son pays.

EMBARGO SUR LES MATIÈRES PREMIÈRES

Au quotidien, Hanna Perekhoda est en contact avec ses amis ukrainiens soit au front ou en exil, et avec ses amis russes dont la liberté d'expression est anéantie. «On assiste à un suicide public de Poutine, et il emmène son peuple avec lui dans la tombe. L'Etat russe, dans sa forme actuelle, risque de ne pas survivre et cette désintégration pourrait être malheureusement violente, car des conflits sont latents, dans le Caucase, le Tatarstan, la Sibérie...»

Pour la militante, les sanctions doivent être renforcées contre les oligarques russes milliardaires, mais aussi contre les fonctionnaires millionnaires pré-

sents ici. «Si le peuple suisse fait preuve de compassion et de solidarité dans son accueil, le gouvernement et les élites économiques rechignent encore à appliquer de véritables sanctions. Or, sanctionner les oligarques, c'est mettre la pression sur le pouvoir. La Suisse, plaque tournante des matières premières, et l'Union européenne doivent renoncer à l'achat de gaz et de pétrole performants aux Ukrainiens est également essentiel.» Autant de moyens pour obtenir un retrait des troupes russes et la fin de la guerre, selon Hanna Perekhoda qui ne se risque à aucune prédiction, «sauf que le coût de la re-

construction sera énorme. D'où l'importance d'annuler la dette extérieure de l'Ukraine». Ses rêves? «J'espère que la guerre finisse bientôt, que la société ukrainienne puisse préserver la capacité de solidarité et d'auto-organisation qu'elle démontre aujourd'hui, pour construire une société plus juste; et que la société russe puisse se percevoir non plus comme un empire, mais comme une démocratie.» Quant à ses projets personnels? «Ils ont tous volé en éclats. Ma thèse est en suspens. Je ne sais plus où est ma maison, mais je serais heureuse d'en avoir une un jour.» ■

* comite-ukraine.ch



DE BIAIS

Christophe Gallaz

LES ÉLECTIONS VAUDOISES ET LEUR VIDE ARTICULAIRE

Le résultat des élections vaudoises au Conseil d'Etat organisées ce dernier week-end conduit nécessairement l'observateur dans les registres du commentaire désabusé voire cynique. Prenez d'abord, dans la situation qui précède ces élections, un gouvernement notoirement efficace et fonctionnel. En fonction de quoi? De ses individualités non seulement compétentes et vérifiées comme telles, mais aptes à l'échange pouvant dépasser leurs positions partisanes originelles, et d'une représentation partisane stable au-delà des législatures - en l'occurrence en faveur de la gauche.

Et voyez ensuite, dans la situation qui succède à ses élections, un gouvernement partiellement renouvelé, composé de quelques individualités compétentes et sans doute aptes au type d'échange transpartisan évoqué tout à l'heure, nous le verrons bien ou nous ne le verrons pas - mais cette fois-ci majoritairement de droite.

Et quelle charnière s'est-elle manifestée pour induire et lubrifier dans les urnes ce basculement? Une candidate d'une formation justement nommée le Centre, comme on sait, c'est-à-dire présentant l'intérêt principal d'être défini par sa posture à mi-distance des opinions claires et nettes.

Il fut d'ailleurs sidérant, dimanche soir au terme du processus électoral, de découvrir l'incarnation de ce rien mental ayant constitué le pivot nécessaire. Fêtée par son aile droite qu'elle venait de concourir à ressusciter, et célébrée par la presse pouvant régaler son auditoire d'un phénomène inédit dans l'espace politique, Valérie Dittli (c'est son nom), inconnue sur la scène publique voici quelques mois, privée de la moindre expérience

ayant pu faire impression dans le domaine professionnel et politique, commençait d'exister sans avoir besoin de formuler le moindre discours substantiel - hors une profession de foi climatique préventivement tout-terrain.

Les images de cette soirée dominicale resteront d'ailleurs comme l'illustration d'un parrainage incessant, par ses pairs élus simultanément au Collège, de notre Valérie en elle-même imperceptible au sens littéral. D'un parrainage physique personnalisé, puisqu'elle n'apparut qu'au bras ou dans les bras de ses amis de droite, et d'un parrainage collectif qui se répandit en sourires soit triomphants soit forcés, exactement comme au sein des familles en bisbille accueillant leurs nouveau-nés.

On en était restés jusqu'ici, dans notre Suisse belle et finaude qu'on pourrait même qualifier de tordue comme on parle du velours côtelé, à deux types de discours récurrents. Le premier, c'est celui façonné par le surmoi protestant qui détermine sous nos latitudes le gros de l'exercice de la poli-

tique, y compris dans les régions qui révèrent le pape. Et le second, marqué par une mentalité qu'on peut rapporter à la perspective catholique, c'est celui qu'on repère dans la publicité produite par nos grandes entreprises industrielles ou commerciales. Pour remercier ses soutiens et proclamer ses intentions programmatiques, tout politicien suisse nouvellement élu se concentre en effet nécessairement sur les registres de la vertu laborieuse et fraternelle. Il s'agit, durant les énoncés à prononcer sur les tribunes médiatiques ou parlementaires comme d'autres se postent en chaire, de convaincre le plus sérieusement possible. En vantant la convergence des objectifs qu'il convient d'assigner à la politique et à l'économie, et la splendeur des mécanismes solidaires au sein du peuple. Et la production catholique, c'est celle qu'on trouve comme on dit dans le commerce. Pour les entreprises industrielles ou commerciales, il s'agit d'activer dans le public un surmoi catholique qui les incite à l'extraversion dépensière. Voyez les CFF,

par exemple, qui vantèrent naguère à longueur d'affiches posées dans leurs gares ou dans les villes du pays les «Plaisirs de la nature testés pour vous par Sergio, Benoît et Beat». Un langage visant à séduire. Dans ce cas les CFF ne promouvaient pas ce qu'ils sont capables d'offrir à leurs usagers en termes de confort ou de rapidité, ni ce que ces usagers pourraient connaître en matière de prix, mais ce qu'ils peuvent rêver de s'offrir dans le cadre des prestations fournies. Voici donc qu'apparaît donc aujourd'hui, dans le paysage doucement schizophrénique à deux pans qui divise de vieille date le paysage de nos discours et de nos obédiences, le concept du vide articulaire paratransgenre apparemment nécessaire au sein des collègues exécutifs pour favoriser leurs mues identitaires successives. On s'en amusera cinq ans, merci les troupes... ■